

*François de Singly*

*Discours de réception de la Légion d'Honneur, remise par Laurence Rossignol, secrétaire d'Etat de la famille, des personnes âgées et de l'autonomie, et de l'enfance, dans les salons du Ministère des Affaires Sociales, le jeudi 18 juin 2015<sup>1</sup>.*

Commençons, même si c'est un discours, par un éloge du papier et de l'écrit. Pour le préparer, manquant de socialisation, j'ai consulté dans ma bibliothèque le rayon le plus fréquenté par Paul et Victor, celui des *Max et Lili* de Dominique de Saint Mars, ici présente. Hélas je n'ai pas vu de titre «Grand-père reçoit la légion d'honneur». Aussi dois-je me lancer sans repère !

Si j'ai mis le papier a la place d'honneur ce soir, c'est pour rendre hommage à mes parents disparus, et à ce que j'ai accepté de leur transmission. Dans le quartier populaire de Cholet où nous habitons, ma mère, Marie-Madeleine Cauchon (je salue les cousins Cauchon, Isabelle et Jean-François) avait créé une bibliothèque dans notre garage, appartenant au réseau *Culture et Bibliothèques pour tous*. Ainsi je pouvais emprunter sans limite, enfin dans les limites des livres convenables. Et dans ce garage, reposaient aussi les invendus de la presse catholique que mon père, Paul de Singly, vendait tous les dimanches à la sortie des messes. Papier encore puisque papa travaillait dans une usine à Cholet, dirigée par un de ses amis d'enfance, Bernard Oudot (dont une de ses filles, Bénédicte, est là), entreprise qui fabriquait des cahiers. Au milieu de l'établissement, un entrepôt où étaient entassées des balles de restes, de déchets de papier, avec un responsable qui avait un nom qui nous faisait rêver : « monsieur papier ».

J'ai eu la chance de pouvoir poursuivre cet amour du papier. En 1990, Laurent Lévi-Strauss m'a demandé de diriger la collection « Essais et recherches » chez Nathan. Très vite, il y a eu le lancement d'une nouvelle collection 128, avec une série Sciences sociales dont certains auteurs sont là ; les débuts furent avec Claire Hennaut. Ensuite Nathan Université a été absorbé par Armand Colin. Et depuis l'an dernier, Armand Colin est devenu une marque de Dunod : mes responsables éditoriaux sont désormais Jean Henri et Sophie Griveaud.

Je ne suis pas le seul de la famille à être papivore ou mamivore, je citerai ma sœur Agnès, jumelle d'Elisabeth, qui devint conservatrice pour pouvoir vivre bien entourée ! J'ai aussi composé un rayon de ma bibliothèque avec mes livres pour me donner l'impression – illusoire ? - d'avoir, grâce au papier, une « preuve de soi ». Et comme je dédicace mes

---

<sup>1</sup> La règle que je me suis donnée était de ne citer, sauf exception, que les personnes présentes lors de la cérémonie.

livres, Paul, l'aîné de mes petits-enfants, m'a demandé que le prochain soit pour lui. Je dois donc l'écrire !

Beaucoup de papier donc, mais en même temps, peu de papiers de famille. Ainsi les archives de notre grand-père, Maurice de Singly, ont disparu lors d'une inondation, et mon père disait si peu sur ses parents et son enfance. Il nous reste quelques traces, notamment *Le Figaro* du 15 septembre 1918 qui publie l'annonce suivante :

« La vicomtesse Maurice de Singly, MM. Paul et René de Singly, nous font part de la mort de M. Maurice de Singly, capitaine d'état-major de la 370ème division d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre, cinq citations, tombé au champ d'honneur ».

C'est évidemment à lui, Momo – c'était son surnom, et si j'étais lacanien, cela me ravirait : mot/mot- à Momo donc que j'ai pensé d'abord quand j'ai appris la nouvelle de ma légion : à lui qui l'a reçu après coup, qui ne l'a jamais su, et qui n'a donc pas eu le bonheur de fêter cette reconnaissance, comme moi ce soir, à lui qui avait fait un mariage d'amour avec Marie-Louise Carriage, contre l'avis de son père, à lui donc et à ses deux fils, Paul, mon père et son frère, René, dont une des petites filles, Anne-Carole, est présente ce soir.

Maurice de Singly est né le 9 juillet 1883. Plusieurs décennies après, le 9 juillet 1949, nait Chantal Bourdaud mais je ne l'ai connue qu'en 1968, dans les Pyrénées, avec Gérard son frère. Je ne tenais pas très bien sur mes skis. Et en plus j'étais déjà chauve, c'était sur la liste des choses impensables de Chantal. J'ai eu sans doute d'autres qualités à moins que l'amour ne soit aveugle ! Par exemple je parlais – déjà, pensent sûrement mes enfants, Camille, Bertrand, Blandine, qui trouvent que je parle beaucoup, voire trop- je lui parlais avec enthousiasme de la sociologie.

Inscrit en psychologie à l'Université de Nantes, j'ai eu en première année un coup de foudre théorique avec un cours d'introduction à la sociologie par Jean-Claude Passeron qui enseignait *Le métier de Sociologue*. Je ne pensais plus qu'à la construction de l'objet et qu'à la rupture épistémologique. Une autre rencontre a été en même temps déterminante, celle avec Charles Suaud. Grâce à l'ordre alphabétique, je me suis retrouvé dans le même groupe de travail, et je me suis mis, comme on dit en cyclisme, dans sa roue. Alors que je n'étais qu'un bon élève sans plus, j'ai appris à bien travailler et à travailler beaucoup. Si bien qu'en fin de première année, Charles fut premier, et moi second. Il est parti travailler chez Bourdieu, je suis resté en psychologie expérimentale avec Jean-François Richard qui m'a fait entrer au CNRS. Quand j'ai démissionné en juin 1970, je me suis inscrit en thèse avec Passeron et je me suis marié avec Chantal !

1970. Une double nouvelle vie commence donc : la vie conjugale et la vie sociologique. Marquée par une rupture avec la religion catholique, mes parents estimant que la sociologie y était pour quelque chose, ce qui n'est pas faux. Ainsi, Charles Suaud avec des

étudiants avait montré que les sermons dans les Eglises de Nantes variaient selon la composition sociale des paroisses. A propos de sermon, comme je ne pourrais pas tout raconter, j'en profite pour saluer mon frère Yves, alors prêtre qui, au moment de fortes tensions à l'intérieur de l'église, avait appelé à une grève des sermons. Le silence comme arme ! Je vous rassure, il ne l'a pas tenu longtemps ! Et mon autre frère prêtre, Jacques, sait parler toujours avec passion dans ce cadre institué.

En 1971, après le congrès d'Epinau, Chantal et moi, nous nous inscrivons au Parti Socialiste, à la suite de Mitterrand mais proches des idées de Rocard que mon frère aîné, Bernard, appréciait tant depuis ses années de militantisme à l'Unef. C'est là que j'ai connu Claude Evin, bien avant qu'il soit avec Chantal au collège des directeurs d'Agence Régionale de Santé, travaillant sous l'autorité de Marisol Touraine.

1973 Camille réussit son entrée dans le monde, Mitterrand rate l'année suivante la sienne à l'Elysée. 1976, Bertrand arrive et prend place dans notre petite maison toute colorée. J'avais peint alors les plafonds de couleurs vives car c'était recommandé pour rendre les enfants intelligents, cela a marché, même si de manière expérimentale, j'ai un doute sur ce facteur déclenchant, car Blandine, née quelques années plus tard, en 1982, a un esprit aussi vif que les deux autres sans avoir eu ce plafond de couleur ! En effet, entretemps, Chantal quitte son poste d'assistante de fac pour entrer à la Mairie d'Angers gagnée par Jean Monnier. Je l'ai suivie, rejoignant le Maine et Loire de mon enfance.

Je me suis plongé alors dans la rédaction de ma thèse d'Etat, *Fortune et infortune de la femme mariée*, au risque d'énervier Chantal qui en avait assez de ces comptes « objectifs » qui ne devaient pas prendre en considération les sentiments, une illusion. Elle n'avait pas quitté sa mère, comptable, pour se retrouver avec un sociologue comptable, qui plus est, lui aussi fils de comptable !

Après la soutenance de cette thèse, nous sommes partis à Rennes en 1986 : moi à l'Université de Rennes II, Chantal à l'Ecole Nationale de la Santé Publique, grâce à Christian Rollet qui l'a toujours soutenue. Je découvre alors d'autres horizons sociologiques, commençant une seconde étape sociologique. Le conjoint est vu comme un « autrui significatif », et non plus comme un capital. Je découvre avec Gilda Charrier la pièce de Georges Bernard Shaw, *Pygmalion*, quelqu'un qui aide un proche à se réaliser.

Dans le même temps, ma vie professionnelle prend un caractère à la fois plus collectif et plus public :

Je deviens progressivement un des spécialistes reconnus en sociologie de la famille, avec Jacques Commaille, Nadine Lefaucœur, Claude Martin, Martine Segalen. Je crée un Groupement de recherche GDR, « Familles », reconnu par le CNRS, je dirige *La famille : l'état des savoirs*.

Cette compétence savante devient expertise. C'est ainsi que je préside un des groupes préparatoires du colloque national « Recherches et familles », en janvier 1983, sous la présidence de François Mitterrand. C'est ainsi qu'en 1989, Laurence Rossignol, travaillant alors avec Laurent Fabius, prend contact avec moi, et aussi avec Sylviane Giampino, pour le colloque de Lassay, « Développement de l'enfant et engagement professionnel des mères ». C'est ainsi que Frédérique Leprince, alors au Cabinet de Simone Veil, me demande, d'être président d'un des groupes de la Mission française chargée de la préparation de la Conférence de Pékin sur les femmes, et de contribuer à organiser le colloque international sur les sciences sociales et les femmes, ouvert par Hélène Gisserot, déléguée à la condition féminine, qui est là. J'ai retrouvé ensuite Frédérique Leprince, sous la houlette compétente de Bertrand Fragonard, au Haut Conseil à la Famille dont je suis désormais membre. Et en ce moment j'achève avec Vanessa Wisnia-Weill, à la demande du premier ministre, le rapport d'une commission qui dessine une « stratégie unifiée sur l'enfance et l'adolescence ».

Ensuite à un niveau plus général, avec mon élection comme président de la section « Sociologie » au Comité National de la Recherche Scientifique, avec mes nominations au Comité National des Universités, avec mon élection au conseil d'administration de Paris Descartes dans l'équipe d'Axel Kahn. Cependant mon engagement le plus grand, le plus long, a été la responsabilité du « Centre de recherches sur les liens sociaux ». Plusieurs membres sont là ce soir, dont Olivier Martin qui a pris ma suite à la direction. Cela a été un plaisir de travailler avec Françoise Treguer et Julie Lazou responsables administratives. Cela est toujours un plaisir d'échanger intellectuellement, politiquement mais aussi personnellement avec Anne Barrère, Philippe Corcuff, Séverine Dessajan, Nicolas Duvoux, Danilo Martuccelli, Margaret Maruani, Rebecca Rogers.

Le lien social sous toutes ses formes. ! Je viens depuis peu d'en découvrir une modalité dont j'ignorais les charmes jusqu'ici : le lien de voisinage, avec la rue des roulettes à Montreuil: avec Yael Cojot-Goldberg et Thomas Vincent, Edith Baugrand, Lazare Boghossian et Aurélia Petit, Monique et Michel Labeyrie, qui sont peut-être des bobos, mais qui sont avant tout des « bon-bons » voisins.

En 1991, changement de décor, dirait David Lodge. Avec pour moi l'Université Paris Descartes, une belle et bonne université, représentée ce soir par le président Frédéric Dardel et le doyen Joël Lebaume. Avec pour Chantal, l'hôpital Laennec, chargée ensuite de le fermer, ainsi que Boucicaut et Broussais. Après la rue de Sèvres, la famille s'installe à Trousseau, et à Saint Antoine. La période la plus chaude, c'est le cas de le dire, c'est la canicule en 2003 à St Antoine que Chantal dirige, avec l'aide de Gilles Calmes. Patrick Pelloux sonne l'alarme, contre l'avis de bien des responsables qui pensent que tout cela était exagéré. On sait qui avait raison !

Plus tard, la création des Agences Régionales de Santé permet à Chantal, grâce à la confiance de Roselyne Bachelot, d'expérimenter non seulement une nouvelle

organisation de la santé publique, mais aussi une des nouvelles formes de la vie conjugale, les couples à double logement. « Une chambre à soi » ? Insuffisant ! Et comme Chantal ne fait rien à moitié : hop d'un coup 9000km entre Montreuil et Saint Denis, avec comme résidence secondaire, Mamoudzou ! Ces belles îles m'ont permis de rencontrer des gens formidables : Aude Palant-Vergoz, Jimmy Selembarom, Catherine et Jean-Pierre Gaud, Pierre et Geneviève Chenard, Mohamed Rochdy, François Chieze, Pascale Guiraud, le préfet Degos et Sandrine, le préfet Lalande et Françoise qui sont là.

...

Marie Didier a publié, il y a quelques mois, un récit émouvant, *Ils ne l'ont jamais su*. Je la cite : « ces hommes et ces femmes ont traversé ma vie en y tenant parfois des rôles secondaires. Pour la joie qu'ils ont pu me donner par leur façon d'agir, de sourire, de parler, de se taire, je leur voue plus de reconnaissance que s'ils m'avaient un jour rendu service. De tels êtres « communiquent la vie » ». Certains sont là ce soir, d'autres non.

Je ne sais pas exactement ce que signifie la Légion d'Honneur, créé par Napoléon, mais rien n'interdit d'en faire un usage à la manière de Marie Didier. En effet, notre identité n'est pas fixée dès l'origine, elle s'est construite et se construit jusqu'à la fin grâce à toutes ces personnes, vivantes ou non, qui jalonnent notre existence, des personnages de romans, de films, de chansons, de livres de sociologie, à toutes ces rencontres. Pour moi, ce fut pendant mon adolescence, André Darrigade, Johnny Halliday, pendant l'écriture de mes livres, Klaus Schulze, et depuis tant d'années les journalistes du *Monde* et de *Libération*., merci à Pascale Kremer d'être venue.

Contrairement au titre de Marie Didier, je pense que mes amis connaissent nos liens ! Citons-les sous la forme d'une litanie des saints, chère à mon enfance : Gilles Bossy, Pierre Michel Menger, Sylvie et Pierre Angel, Isabelle Pujade-Lorraine, Anne Muxel et Pascal Perrineau, Daniel et Françoise Annequin, Dominique Meda et Nassim Abouddrar, Véronique Munoz et Mike Martin, Florence Aulanier, Margaret Maruani et Henri Rey, Bruno et Catherine Péquignot, Dominique et Bertrand Parcollet, Yésa et Michel Villac.

J'ai aussi respiré le bon air des nouvelles générations :

. celui des amis de mes enfants, ou des enfants de mes amis : Julie, Gaëlle, Agnès, Manuella, Emilie.

. celui de mes étudiants, anciens doctorants, représentés par Gilda Charrier, Christophe Giraud, Julie Janet-Chauffier, Clothilde Lemarchant, Guillaume Macher, Claude Poissenot, Elsa Ramos, Nadège Séverac,

. celui de mes étudiants d'aujourd'hui, comme Nancy et Valérie, Juliette et Marion, Anne et Alexis,

. et enfin, bien évidemment, celui de mes enfants, Camille, Bertrand, Blandine si formidables, celui de leurs compagnes ou compagnons, Delphine, Guillaume et Rodolphe, tout aussi formidables, et de mes petits enfants.

Merci à vous tous d'être là ce soir.

Merci aux personnes du Secrétariat d'Etat qui ont tout fait pour que la soirée soit bonne. Merci madame la ministre, chère Laurence, de votre beau discours et de m'avoir donné l'occasion de rendre hommage à toutes celles et à tous ceux qui ont fait que je suis ce que je suis.

Rendre hommage avant qu'il soit trop tard. Je pense à ma belle-mère, Suzanne Bourdaud, qui ne sait plus nous guère reconnaître et qui ne sait pas ce qui se passe ce soir. La chanteuse, Zaz, exprime si bien cela :

« Et si je perds la boule  
N'ayez pas trop pitié  
Ma tête est une foule  
De visages oubliés »

Et pour finir je voudrais rassurer ma petite fille Bulle. Elle a déclaré l'autre jour à sa maman : « Nono, il dit 'un peu n'importe quoi' ». Elle ne pensait pas à ma sociologie ! Mais c'est vrai que je dis souvent des bêtises, que j'invente des choses « vraies » qui n'ont jamais existé, que je raconte des histoires, en ce moment l'histoire de « Mathurin et Cui-cui » pour Balthazar. Mais Bulle, ce soir, ce n'est pas n'importe quoi, la médaille n'est pas en chocolat !